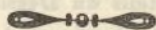


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA PROVINCIALE A PARIS, par madame LOUISE COLET (suite et fin). — UNE HISTOIRE DE CE TEMPS-CI, par VICTOR ROSENWALD (1^{re} partie). — LETTRE DU CHEVALIER GLUCK AU DUC DE BRAGANCE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Comme les enfants sont heureux par ces beaux jours d'un été tardif, qui promet de se prolonger jusqu'au mois d'octobre! Il faut les voir courir et jouer aux Tuileries, dans le bois de Boulogne, au jardin des Plantes, tout parés et tout fiers de leurs pimpants habits qu'ils peuvent revêtir sans craindre la pluie. Aussi le magasin du *Zéphyr* étale-t-il chaque jour des modes nouvelles pour ces frais petits êtres qui vont toujours riant et gambadant. Les popelines commencent à reparaitre pour robes de petites filles; les unies sont les mieux portées. On brode les jupes de ces robes en tablier, sur le lé du devant ou sur le bas de la jupe avec des applications en taffetas de la même couleur fixées à points de chaînettes. Ces robes tout à fait riches se font surtout en popeline mais, vert d'Isly et bleu Louise. On met avec des pantalons en mousseline garnis de trois volants en mousseline brodée ou de trois rangs de valenciennes; les manches et les fichus de dessous sont assortis. Les capotes en taffetas, encadrant le visage et le garantissant, remplacent le chapeau de paille rond. Déjà les petits talmas reparaissent le soir; on en fait encore en velours, mais les plus nouveaux, ceux qui seront adoptés pour enfants comme pour grandes personnes cet hiver, sont en peluche chinée, cela imite la peau de tigre à s'y méprendre, et rien n'est joli comme une blonde tête d'enfant sortant de cette enveloppe féroce; ces petits talmas en peluche chinée se bordent avec un galon de soie chinée de mêmes nuances que la peluche et qu'on pose à cheval tout autour. On commence, à cause de la fraîcheur des soirées, à faire les vêtements des petits garçons en casimir et en satin de laine, et l'on voit déjà quelques chapeaux de feutre à

plumes ou à ganse en passementerie remplacer les chapeaux et les casquettes en paille. Mais quoique madame Leroy, au *Zéphyr*, étale déjà ces nouveautés d'automne, nous avons vu dans ses magasins de petites robes de taffetas à mille raies et d'autres en barège fond blanc, à carreaux de soie, ayant dans chaque carreau un petit bouquet de roses, de primevères ou de violettes; deux robes de cette dernière étoffe, destinées à deux sœurs de onze et douze ans, étaient faites d'une façon charmante: les jupes avaient neuf petits plis, et sur le corsage ouvert, à basques et revers, se jouaient des nœuds en ruban taffetas semé de petits bouquets pareils à ceux de l'étoffe. Les manches étaient à trois bouffants, et dans les fronces des bouffants se nichaient les mêmes nœuds qu'au corsage. Deux capotes de taffetas rose ornées de guirlandes de petits fruits, devaient être portées avec ces robes; et pour les sveltes tailles des deux sœurs on préparait au *Zéphyr* deux jolis mantelets de taffetas noir tout ruchés et scintillants d'étoiles de jais. Le jais, un peu abandonné l'an passé, pourrait bien revenir à la mode cette année; il fait si bien sur les robes de velours et de satin!

Nous avons vu chez madame Célestine Quillet quelques robes d'automne d'un goût exquis: une en taffetas fond marron avec des colonnes torsées brochées en noir; la jupe était sans garnitures. Le corsage montant, à basquines carrées, fermé par-devant, avait sur la poitrine sept rangs de brandebourgs en soie moussue, marron et noir allant en se rétrécissant jusqu'à la ceinture; ces brandebourgs étaient clos de chaque côté par des glands en forme de clochettes chinoises; trois glands pareils étaient posés au bas du dos, à la place où l'on posait un nœud aux robes d'été (les nœuds et les bretelles ne sont plus une nouveauté); les basques étaient garnies d'un galon de soie moussue, marron et noir de deux centimètres de haut. Le même galon servirait aux fronces les trois bouffants des manches garnies au bas d'une double guipure noire. Chaque rang de galon était clos aux manches par trois petits glands, comme ceux posés au bas du dos.

Une autre robe, plus habillé, était en taffetas mi-parti feutre et mi-parti bleu Louise. La jupe avait quatre volants s'alternant: deux dont le fond était feutre et deux dont le fond était bleu. Sur les volants feutre, était une disposition bleue brochée, et sur les volants bleus une disposition pareille feutre. Le corsage, mon-

tant en taffetas feutre et fermé par-devant, avait en bretelles et aux bords des basques des dispositions bleues. Les trois bouffants des manches, également en taffetas feutre, étaient serrés par des dispositions bleues cousues plates. Aux bords des manches, étaient deux volants feutre à dispositions bleues. Le corsage était fermé par-devant avec de petits boutons en passementerie bleue. Avec cette robe, un cachemire long fond bleu, des gants de chevreau du même bleu et un chapeau tout blanc sont du meilleur goût. Dans un de nos prochains numéros, nous parlerons de magnifiques robes de chambre que madame Célestine Quillet prépare pour les premiers jours froids. Ce sont des nouveautés destinées à être adoptées par toutes les élégantes.

On porte encore des robes d'été, mais à la condition qu'un mantelet chaud et déjà légèrement ouaté sera revêtu le soir. Madame Inger, qui varie les formes de ses mantelets - écharpes et de ses pelisses - mantelets à chaque changement de saison, vient d'en confectionner de tout à fait nouveaux en gros des Indes et en velours épinglé. Sur cette dernière étoffe, les garnitures en galons de soie moussus et en effilés assortis font à merveille. Nous avons vu deux mantelets pareils, un en bleu Louise et noir, et l'autre noir et violet, qui étaient du plus riche effet. La peluche unie et la peluche chinée ou tigrée s'emploieront aussi beaucoup pour mantelet et pour manteau; avec cette étoffe, un simple galon forme bordure.

Pour les toilettes d'homme, tout est encore indécis; ceux qui donnent le ton, ou plutôt qui devraient le donner, sont encore à la campagne, en voyage ou aux eaux. Il n'y a plus d'ailleurs aujourd'hui de gentilhomme fashionable qui soit le dieu de la mode, tel que le brillant comte Alfred d'Orsay le fut longtemps à Londres. Avant d'être cité pour son esprit, avant d'avoir fait des œuvres de sculpture que bien des statuaires de profession envient (entre autres le buste de M. de Lamartine, que nos lectrices ont admiré au Salon), le comte d'Orsay était déjà célèbre par sa beauté et sa noble tournure. Son élégance n'avait pas d'égale. Chaque jour il se montrait à Hyde-Parck sur un beau cheval arabe, et aussitôt il était suivi d'une escorte de jeunes lords qui observaient sa pose, ses habits, sa coiffure, ses gants, ses bijoux, jusqu'à son port de tête, et qui le lendemain se montraient à la promenade *en comte d'Orsay*. Mais le comte y revenait lui-même dans un costume encore ignoré et dans une attitude nouvelle; il créait la mode et la changeait aussitôt; il tenait les tailleurs haletants et les enrichissait: le gilet à la d'Orsay d'hier n'était plus le gilet à la d'Orsay d'aujourd'hui; et celui de demain, qui pouvait le deviner?.... pas même le tailleur qui le confectionnait! car le gilet en lui-même n'était rien; il empruntait pour ainsi dire sa forme et sa grâce à celui qui le portait. La France n'a pas de comte d'Orsay; elle n'a ni gentilhommes ni princes jeunes et beaux qui donnent le ton à la mode; les tailleurs en sont réduits à imaginer des costumes,

et, comme ils craignent de s'égarer, ils s'en tiennent à la routine. L'habit de l'année qui vient ressemble fort à l'habit de l'année qui finit, et, à part Humann, qui a quelque audace et quelque fantaisie, toute innovation est proscrite par cette pacifique compagnie des tailleurs, qui a été fort en déroute l'an passé, lorsqu'il a fallu exécuter les uniformes de la cour. L'imagination s'est réfugiée chez les couturières; celle de l'impératrice et plusieurs en renom dans le faubourg Saint-Germain préparent des nouveautés inattendues que nous décrirons successivement à nos abonnées.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe d'organdi blanc avec un semis de damiers roses: la jupe a sur le lé de devant trois bouillons en mousseline blanche formant tablier; dans chaque bouillon est passé un ruban en taffetas rose; les mêmes bouillons en plus petit entourent le corsage et les basques à dents arrondies, et se répètent en deux rangs sur les manches; — fichu et manches de dessous en point de Bruxelles; — coiffure de la même dentelle avec nœuds en ruban de taffetas rose; — bracelets or et grenats; — gants en chevreau paille.

Deuxième toilette. — Robe en moire antique lilas et blanche: la jupe est sans garniture; autour du corsage et des basques carrées, est posée une belle guipure blanche; trois rangs de la même guipure garnissent les manches; — nœuds de velours lilas dans les cheveux; — bracelets or et émail, — gants de chevreau.

LA PROVINCIALE A PARIS.

(SUITE ET FIN.)

Madame Bonneau prit un air à demi boudoir et se résigna au silence.

Quand le spectacle fut terminé, nous nous trouvâmes perdues au milieu de la foule. M. Bonneau, qui avait voulu être témoin de l'ovation qu'on fit à la grande actrice, n'abandonna sa place qu'après la seconde chute du rideau; il s'égara lui-même dans les couloirs, il s'efforçait de nous découvrir d'un côté tandis que nous le cherchions de l'autre. Tout à coup ayant reconnu madame Bonneau à l'auréole de roses qui surmontait son bonnet, il l'appela à haute voix par son nom, fendit la foule, écarta les plus obstinés de ses bras athlétiques.

tiques et parvint jusqu'à nous, le teint écarlate, le front ruisselant de sueur, comme un athlète qui vient de lutter. J'avais hâte de me libérer du couple provincial. Aussi à peine fûmes-nous dehors que je me précipitai dans une voiture.

— Adieu ! leur dis-je, je ne puis vous reconduire, la migraine m'oblige à rentrer au plus vite chez moi pour me mettre au lit.

— A demain donc, s'écria la tenace madame Bonneau, j'irai te chercher de bonne heure pour faire des emplettes.

— Demain, c'est impossible, je sors tout le jour pour affaires.

— Je pourrai t'accompagner dans tes courses, reprit-elle, et voir ainsi Paris sans te déranger.

— C'est impossible, répétai-je un peu sèchement ; adieu ! je meurs de fatigue.

Et pour mettre fin à ce colloque, je fis signe au cocher de partir.

Le lendemain madame Bonneau ne parut pas ; mais le surlendemain, à huit heures du matin, j'entendis sonner, et je reconnus bientôt sa voix.

— Madame est au lit, lui dit-on.

— Qu'importe, elle me recevra dans sa chambre.

— Mais je crois qu'elle dort, répliqua ma servante.

— J'entre toujours. Cela lui fait mal d'être aussi paresseuse, c'est ce qui la pâlit.

Et ouvrant bruyamment ma porte, elle m'apparut entre les rideaux de mon lit :

— Pour aujourd'hui, tu ne m'échapperas pas, dit-elle, tu vas me conduire dans les plus beaux magasins de nouveautés, rue Vivienne, rue Richelieu, rue de la Paix, passage des Panoramas, enfin dans tous ces brillants quartiers dont vos journaux parlent tant, et que nous connaissons tous par leur nom en Provence.

— Vous avez donc beaucoup d'emplettes à faire ? lui dis-je.

— Oui ; M. Bonneau m'a donné cent francs ce matin, et je veux les dépenser jusqu'au dernier sou.

— Ce sera facile, il suffira de l'emplette de la plus simple robe, ou du plus petit bijou, ou d'une porcelaine chez Susse.

— On peut tout voir, marchander beaucoup d'objets et en acheter très-peu, dit-elle en riant.

— Sans doute ; mais pour cela vous n'avez pas besoin de moi, prenez une voiture, faites-vous conduire rue de la Paix, et donnez-vous ce plaisir.

— Oh ! tu me fâches si tu m'abandonnes ainsi, reprit madame Bonneau. Non, non, je compte sur toi encore aujourd'hui ; le temps est superbe : allons, lève-toi, déjeunons et partons !

Et par son obstination elle me força à céder. Vers onze heures nous commençâmes nos excursions ; elle ne me fit pas grâce d'un magasin de la rue de la Paix, de la rue Richelieu, de la rue Vivienne, du passage des Panoramas et des boulevards qui joignent ces divers quartiers ; elle entra partout, marchandant et

touchant tout avec un aplomb imperturbable. Il me fallut supporter durant quatre ou cinq heures ses mal-adresses, ses éclats de voix, les mille tyrannies qu'elle exerçait involontairement, et par-dessus tout, les questions saugrenues qu'elle adressait aux marchands, et auxquels ils répondaient par des quolibets bouffons ou des paroles railleuses. Enfin, harassée de fatigue, accablée d'ennui, je la quittai brusquement vers quatre heures, prétextant une toilette à faire, un dîner en ville, une soirée, tout ce qui put me débarrasser d'elle, et en rentrant chez moi je donnai des ordres sévères pour que ma porte fût désormais fermée au ménage Bonneau.

Pendant une semaine ils me laissèrent en repos, ou plutôt, grâce à ma consigne, j'esquivai leur visite de chaque jour. Mais la semaine d'après je ne pus me dérober à leurs rencontres : chaque fois que je sortais, je traversais en tremblant le boulevard et les quartiers un peu fréquentés ; car j'étais sûre de voir accourir à moi le couple toujours errant. Le provincial ne peut pas rester en repos, même cinq minutes, dans l'hôtel où il est campé : la fièvre de voir et de connaître le presse sans relâche, il faut qu'il aille comme le Juif errant. Hier il a vu les Invalides, demain il veut voir le Diorama, le jour suivant la Morgue, puis ce sera la Salpêtrière, puis Notre-Dame, puis Versailles, Saint-Germain, par le chemin de fer ; les bibliothèques, les musées, la Bourse, l'Observatoire, le cimetière du Père-Lachaise, la tour Saint-Jacques, que sais-je ? Voilà pour l'emploi de ses journées. Quant à ses soirées, même envahissement dans les lieux publics ; on rencontre le provincial depuis l'Opéra jusqu'au concert Musard, depuis le Théâtre-Français jusqu'au théâtre de la Porte Saint-Antoine ; il veut tout connaître, tout juger ; il préfère le mélodrame à la tragédie de Racine ou de Corneille jouée par mademoiselle Rachel ; pour lui le Vaudeville vaut mieux que l'Opéra ; il dévore le temps, se tue de fatigue et ne comprend rien. Il va et voit trop vite.

Ainsi vécut madame Bonneau pendant un mois qu'elle passa à Paris.

Il y avait environ quinze jours que je n'avais aperçu l'heureux couple, qui m'accablait toujours de cartes de visite et de billets pleins de tendres reproches, auxquels je répondais fort peu, lorsqu'un soir je le vis tomber inopinément dans mon salon comme une avalanche.

Je réunissais une fois par semaine quelques amis, un petit nombre de littérateurs et d'artistes ; on causait sans façon, on dessinait, on faisait de la musique : j'avais eu grand soin de dérober à l'avidité du ménage Bonneau la connaissance de ce jour réservé.

Une maladresse de mon portier les en instruisit.

— On ne trouve donc jamais madame chez elle ? avait dit M. Bonneau après plusieurs tentatives de visite.

— Mais si, monsieur, madame est toujours chez elle

le jeudi soir, répondit le portier, qui n'avait pas reconnu la voix du provincial.

Et le jour suivant, M. et madame Bonneau arrivèrent.

Leur apparition m'anéantit. Je les saluai à peine; la femme m'embrassa, le mari me pressa la main, et tout le monde me demandait du regard quels étaient ces gens-là.

Revenue de ma surprise, je compris qu'il fallait prendre gaiement mon parti; je contai à voix basse l'histoire de mes provinciaux à plusieurs personnes, d'autres étaient déjà initiées; enfin, bientôt tous ceux qui étaient là en furent instruits; les dames s'emparèrent du mari, les messieurs de la femme, et ce fut à qui les ferait causer.

— Oh! tu es une traltresse, me disait de sa voix robuste madame Bonneau, tu ne nous a pas prévenus que tu réunissais le soir toutes nos célébrités. Voilà monsieur qui est peintre, monsieur qui est musicien; enfin, je les ai vus, je leur ai parlé, ils ont été fort aimables pour moi, et j'espère bien que nous ferons plus ample connaissance.

Puis appelant son mari, elle lui dit à voix basse quelques mots que je n'entendis pas. M. Bonneau sortit; un quart d'heure après il revint d'un air vainqueur, tenant en main l'album de sa femme recouvert en veau rouge estampé d'or.

— Voici, ma bonne amie! lui dit-il en le lui présentant.

— Oh! c'est bien, c'est très-bien, mon *mimi*.

Et maintenant, ma chère, dit-elle en se tournant vers moi, il n'y a plus à reculer, il faut que tu demandes à ces messieurs, peintres, musiciens et poètes, de mettre tous quelque chose dans mon album; je vais les prier aussi, ils ne résisteront pas.

Et, me forçant à me lever, elle me prit sous le bras et me fit faire le tour du salon, m'obligeant à appuyer la requête qu'elle présentait à chacun. J'étais au suplice. Un vieux peintre de mes amis vint à moi :

— Patience, me dit-il, nous nous déferons d'eux.

— Quoi! vous pensez que ce sera possible sans en venir aux voies de fait?

— Je vais me dévouer, reprit-il, pour vous délivrer, mais il faut me seconder.

— Qu'ai-je à faire? lui dis-je.

— Tandis que je dessinerai dans l'album, répliquait-il, et que j'occuperai le mari et la femme, passez dans votre cabinet, toute la compagnie que vous aurez prévenue vous y suivra peu à peu, alors vous feindrez de prendre congé d'elle, on ouvrira, on fermera les portes, puis tout deviendra silencieux, et vous rentrez seule dans le salon, tandis que tout le monde demeurera sans bruit dans votre cabinet.

— J'ai compris, lui dis-je, et maintenant exécutons votre plan.

— Je vais entrer en scène, reprit-il.

Il s'approcha de madame Bonneau.

— Madame, lui dit-il, j'ose briguer l'honneur de tracer le premier une esquisse dans votre album, et comme je ne pourrais rien imaginer de plus gracieux que vos traits, je vous demande la permission de les reproduire sur la première page.

— Quoi! mon portrait, monsieur, vous voulez faire mon portrait? dit l'heureuse madame Bonneau ne se tenant pas d'aise.

— Oui, je vous demande de m'accorder cette faveur, reprit le peintre, quelques minutes me suffiront si vous daignez vous asseoir près de cette table vis-à-vis de moi.

Madame Bonneau se plaça, minauda un instant : puis, comme étant sûre de sa pose et de son effet, elle demeura immobile; alors son mari vint se pencher sur l'épaule du peintre et le regarda dessiner.

Tandis qu'ils étaient ainsi absorbés quelques dames me saluèrent, je me levai comme pour les reconduire, quelques hommes suivirent, et peu à peu le salon resta vide avant que les époux Bonneau s'en fussent aperçus.

Quand la femme regarda autour d'elle :

— Est-ce qu'on se retire déjà? demanda-t-elle au peintre.

— Je ne pense pas, répondit-il, on doit être dans le cabinet à regarder quelques tableaux.

Je revins seule.

— Où est donc tout votre monde? s'écria vivement madame Bonneau.

— Parti!

— Parti! mais ce n'est pas possible.

— Oui, parti, malgré mes instances; tous ces messieurs ont à travailler demain et se couchent de fort bonne heure.

— Oh! c'est un indigne tour, reprit-elle, et mon album qui va rester vide!

— Ne te désole pas, ma Lise, ce sera pour jeudi prochain, nous viendrons de meilleure heure, dit M. Bonneau.

Je tressaillis à cette menace.

— D'ailleurs, voici un beau commencement, regarde, monsieur *t'a réussie* à merveille.

Et il lui présenta l'album où le peintre venait d'esquisser le visage de madame Bonneau, qui était d'une ressemblance tout à fait comique.

— Oh! monsieur est mille fois bon, dit-elle, sans lui je m'en allais désespérée.

— Permettez-moi de vous reconduire jusqu'à votre voiture, reprit le peintre; puis se tournant vers moi : Nous vous quittons à regret; mais vous êtes souffrante, vous avez besoin de repos.

Et prenant madame Bonneau sous son bras, ils sortirent suivis du mari.

À peine la porte fut-elle fermée sur eux, que tout le monde s'échappa comme un essaim de mon cabinet et revint dans le salon en poussant un fou rire; quelques instants après, le vieux peintre rentra et fut salué par toute la compagnie comme un libérateur. On tint con-

seil sur ce que j'avais à faire afin d'éviter que le couple provincial fondit sur moi les jeudis suivants. Chacun fut d'avis que mon portier devait dire que j'étais à la campagne pour un mois.

Mais un matin, tandis que j'étais dans la fausse quiétude d'une sécurité si difficilement achetée, on me remit une lettre de M. Bonneau, il me suppliait de le recevoir un instant dans la journée.

« Nous quittons Paris dans deux jours, ajoutait-il, il le faut; Lise me donne beaucoup de soucis; elle est trop belle, trop attrayante, pour que je puisse vivre en repos dans votre Babylone. »

Je répondis qu'il pouvait venir de suite.

L'espérance qu'ils allaient enfin s'éloigner de Paris me fit lever ma consigne, puis, je l'avoue, j'étais fort curieuse de connaître quel danger la beauté de Lise lui avait fait courir.

Quand M. Bonneau arriva, je lui demandai la cause de son prompt départ.

— O madame, le croiriez-vous, dit-il en soupirant, voilà à peine trois semaines que Lise est à Paris, et déjà elle a tourné la tête d'un jeune blanc-bec, d'un fashionable, comme on dit ici, d'un clerc de notaire, qui habite le même hôtel que nous; il a fait des vers pour elle, des vers charmants, je ne puis le nier.

— En vérité? lui dis-je.

— Rien de plus vrai! Tenez, les voici, je les ai heureusement confisqués. Croiriez-vous que ce petit roué avait eu la ruse de les introduire dans les souliers de ma femme?

— Mais comment? m'écriai-je.

— Rien de plus facile; le garçon de mon hôtel met, chaque matin, devant notre porte mes bottes et les souliers de Lise, quand il les a cirés, et mon clerc de notaire n'a rien trouvé de mieux que de glisser sa déclaration dans le soulier de ma femme!

— L'idée est plaisante!

— Dites infernale, s'écria M. Bonneau sévèrement.

— Mais voyons ces vers.

Il me remit une feuille de papier rose entourée d'une guirlande de pensées, où je lus le sixain suivant :

Petit soulier, charmant réduit
Qu'habite le pied de ma belle,
Sers-moi de messenger fidèle,
Sois discret et dis-lui sans bruit
Que le jour ainsi que la nuit
Mon tendre cœur brûle pour elle.

— N'est-ce pas qu'ils sont très-bons? répétait M. Bonneau tandis que je lisais; j'en suis jaloux, je voudrais les avoir faits pour ma Lise.

— Le premier surtout est plein de délicatesse! lui dis-je.

Le petit soulier, le charmant réduit, me paraissaient, quand je songeais au vaste pied de madame Bonneau, du plus haut genre d'hyperbolique.

— Et ce sont ces vers qui vous décident à quitter Paris?

— Sans doute. Je voulais d'abord me battre en duel avec le lovelace; Lise tout éplorée m'a dit : Partons! J'ai trouvé son avis plus sage, et nos places sont arrêtées pour après-demain aux grandes messageries.

— C'est très-prudemment agir, monsieur Bonneau, lui dis-je, ce maudit clerc de notaire aurait fini par troubler votre bonheur conjugal; en Provence, vous ne trouverez pas de pareilles scélératesses.

— Oh! jamais, madame, vous le savez, nous sommes tous francs, tous loyaux, et maintenant adieu, ma belle dame. J'étais venu vous prier de faire demain une petite visite à Lise, elle ne veut plus sortir dans la crainte de rencontrer la figure de ce monstre qui voulait troubler notre ménage; mais elle serait désespérée de quitter Paris sans vous embrasser.

Le lendemain, je fus faire mes adieux à Lise.

— Quelle aventure! répétait-elle; mon mari voulait se battre, j'ai préféré partir : voilà comment nous nous immolons toujours au devoir! ajouta-t-elle majestueusement.

Elle me fit jurer de lui écrire et de lui apprendre si son départ n'avait pas causé quelque catastrophe, si le cœur du clerc de notaire ne s'était pas brisé de douleur. Je promis tout ce qu'elle voulut; mais, je l'avoue à ma honte, depuis qu'elle est partie, je ne me suis souvenue d'elle que pour faire cet article.

M^{me} LOUISE COLET.

UNE HISTOIRE DE CE TEMPS-CI.

I.

En 1838, lorsque le roman-feuilleton bégayait encore, que le *Mouchoir bleu* de Béquet et l'*Enfant maudit* de M. de Balzac se relisaient avec plaisir, que les romans en trente-six parties n'étaient point la condition vitale du succès d'un journal, et qu'enfin le roman-livre, bien écrit et bien pensé, comme *Valentine* ou *Indiana*, était recherché; à cette époque, disons-nous, quelques jeunes gens, réunis dans la modeste chambre de l'un d'eux, située place du Panthéon, hôtel Pothier, discutaient précisément ces questions littéraires, qui étaient alors dans toute leur ardeur; car il ne faut pas supposer que tous les étudiants font nécessairement leurs cours de droit, de médecine ou de littérature à la Grande-Chaumière ou à l'estaminet, qu'ils passent nécessairement les beaux jours de la vie entre les bifecks des restaurateurs latins et l'amour des grisettes. Il en est qui savent encore s'exprimer pour les questions scientifiques, littéraires ou politiques, qui s'agitent parmi leurs contemporains, et dont

le cœur bat durant la lutte des grandes choses comme au récit des nobles et belles actions.

Donc la conversation roulait ce soir-là, entre Ernest, Gustave et Frédéric, sur les dernières nouvelles publiées dans le recueil à la mode. La nouvelle était alors encore en faveur.

— On va souvent chercher bien loin, dit Ernest, les sujets de ces contes agréables qui apportent, il faut bien le reconnaître, quelque diversion aux peines et aux labeurs de chaque jour : moi qui vous parle, si j'étais feuilletoniste, si je n'étudiais pas la médecine, je pourrais sans trop de peine commettre mon petit roman ; je n'aurais qu'à me souvenir.

— Comment ! tu sais quelque chose, tu as une histoire à ta disposition, et tu la gardes en portefeuille, dit Gustave ; c'est un crime de lèse-feuilleton.

— Mon ami, répondit Ernest d'un ton sérieux, les drames les plus terribles sont bien souvent ceux qui se passent sous nos yeux ; et si l'on voulait scruter l'histoire de chaque famille, on aurait à peine besoin de recourir à l'imagination : la réalité suffirait à émouvoir le moraliste et le philosophe, et à remplir les heures de l'homme à qui la fortune laisse trop de loisir. — Il y a deux ou trois ans, je n'aurais jamais osé vous faire le récit que vous allez entendre ; mais puisque tu es littérateur, Gustave, et que Frédéric est le penseur de la société, je vous raconterai avec un douloureux ressouvenir l'histoire terrible dont j'ai été le témoin involontaire ; mais aujourd'hui que les choses sont consommées, qu'il ne reste plus de ce drame domestique que l'homme qui l'a vu en partie se dérouler sous ses yeux, je commencerai.

Attentifs, et se serrant autour de leur ami, comme eussent fait des enfants ou des femmes timides, Frédéric et Gustave laissèrent parler Ernest après avoir (luxé d'étudiant) jeté deux bûches énormes dans l'âtre inspirateur.

II.

Avant de partir pour Paris pour m'enrôler parmi les disciples d'Esculape (l'éditeur de cette nouvelle prie de ne pas oublier que l'on est en plein quartier latin), j'allai voir, dit Ernest, un des bons amis de notre famille, M. Fregeville, ancien capitaine de cavalerie, qui, comme beaucoup de vieux militaires, retiré au sein de sa famille, employait à relire les exploits dont il avait eu sa belle part le loisir et le calme qu'il avait conquis par une vie plus active. Je n'oublierai jamais ce doux et paisible intérieur de famille : dans la vie agitée et préoccupée que nous menons dans ce monde parisien, j'ai encore ce gracieux tableau devant les yeux.

C'était par une de ces longues soirées d'hiver qui commencent en octobre, la neige tombait ; la bête des forêts cherchait en hurlant un abri, et le pauvre criait vers le ciel. Toutefois l'été régnait autour du foyer du

capitaine Fregeville ; à la table ronde qui faisait face à la flamme pétillante étaient assis, en grande partie d'échecs, le capitaine et un jeune officier du nom de d'Argentières, qui était venu loger dans la petite famille ; et de l'autre côté, la blonde madame Fregeville, de beaucoup plus jeune que son mari, souriait, pendant qu'elle travaillait à une broderie, à deux jeunes enfants, un garçon de neuf ou dix ans et une petite fille aux cheveux bouclés qui contait à son frère des histoires qu'elle avait imaginées ou lues, car c'était déjà une grande demoiselle ; elle avait douze ans ! Et il fallait voir avec quel sérieux la petite Emma faisait son feuilleton, et l'air attentif de Charles au moment où le récit devenait terrible !

— Ne riez pas, Gustave, dit ici en s'interrompant le narrateur Ernest ; un tel tableau n'a peut-être rien qui puisse toucher nos esprits avancés, progressifs, comme on dit ; c'est du *Berquin* ; avec ce mot on vous ferme la bouche. Mais si l'on entend dire par là que l'on est blasé sur les tableaux qui peignent la nature, une telle critique retourne contre ses auteurs. La nature est éternellement belle, plus on s'en écarte, plus on s'éloigne du beau : ceci est vrai des arts comme des lettres. Je pouvais donc à mon aise m'attacher à ce tableau d'intérieur ; cela était touchant, parce que c'était simple et vrai. Oui, je vois encore dans le souvenir ce front calme, sérieux, mais paisible du capitaine ; et, aujourd'hui que ma pensée me le retrace, je retrouve dans cette physionomie le caractère du lion, tour à tour généreux et énergique, suivant l'occasion.

— Vous allez à Paris, me dit M. Fregeville, je ne vous envie pas :

J'aime mieux ma mie, oh gai !
J'aime mieux ma mie.

chanta-t-il doucement en regardant sa jeune femme, qui méritait bien cette reminiscence de la vieille chanson. — A votre âge, ajouta-t-il, je ne rêvais, comme vous, que Paris, et les agitations et les fièvres de Paris. J'ai vu tout cela, et je suis venu, — tant il m'en est resté d'enthousiasme, — je suis venu me cacher ici avec ma gente épouse, comme on disait au moyen âge, ici, dans un village ou à peu de chose près, au pied des monts, à l'ombre de la forêt. La famille ne se sent pas dans les grandes villes ; pour en connaître les douceurs, le charme ininterrompu, il faut venir ici.

— Ceci, mes amis, dit encore Ernest en s'interrompant, peut être contesté ; mais enfin ce digne homme se trouvait heureux. Je pris congé de ce solitaire aux mœurs patriarcales.

III.

J'allai demeurer en arrivant à Paris dans un de ces hôtels qui peuplent et garnissent, comme vous savez, notre pays latin. Étudiant en médecine, j'entraî avec empressement chez le père Grinchard, au *Coq d'Esculape*. L'enseigne promettait. Le caractère du maître de

la maison répondait assez bien au nom du digne homme, honnête et loyal, mais brusque et intéressé.

— A quoi bon ces détails ? dit l'éternel interrupteur Gustave.

— C'est de la couleur locale, répondit Frédéric.

— Justement, reprit Ernest, puisque voici venir la saison des feuilletons, je vous dirai et décrirai tout, et ne vous ferai pas grâce du moindre rayon de soleil quand il y en aura. Donc après vous avoir donné en croquis la physionomie de M. Grinchard, dont j'allais oublier ce trait qu'il était fort attaché aux gens qui payaient exactement le loyer, et qu'il regardait comme des crétins ceux qui ne parvenaient pas à devenir *avocats* ou *docteurs*, il ne sortait pas de là. Aussi bien ne croyait-il pas à l'existence de ceux dont la vie ne sortait pas de ces deux rayons lumineux : la plaidoirie et la consultation médicale.

— Et vous eussiez été un être incompris chez M. Grinchard, mon cher Gustave !

— Passons à une autre couleur locale, dit Gustave.

— J'arrive, mais il faut que je vous dise encore le caractère de madame Germaine Grinchard. Celle-ci faisait un parfait contraste avec son mari. Douce et empressée, même pour les pécheurs, je veux dire les locataires endurcis, sans avoir reçu cette éducation qui épure et agrandit l'âme, elle savait aimer et sentir ce qui était grand et beau. Je ne veux pas affirmer que des ombres ne se rencontrassent point dans cette bonne nature, mais en général celle-ci reprenait le dessus. Ayant quitté jeune la campagne et la ferme paternelle, madame Grinchard avait accompagné, dans les voyages qu'elle faisait pour sa santé, la jeune comtesse de Verdi ; son esprit juste et censé l'avait fait apprécier par la comtesse, et il était résulté de ce commerce affectueux entre la maîtresse et sa jeune femme de chambre quelque chose de poli et d'aimant qui nous rendait, à nous autres hôtes du Coq d'Esculape, le séjour de la maison Grinchard fort agréable.

— Faut-il vous esquisser maintenant le caractère du petit Joseph, le fils de la maison ?

— Non, non, assez, crièrent d'une voix les deux interlocuteurs.

— Et la voisine Gertrude ! une dame bien recommandable, je vous assure, continua l'impitoyable Ernest, et la sœur Jeanneton, chargée du ménage, une excellente fille vraiment, et dont je garderai longtemps le souvenir !...

— Non, cent fois non, crièrent encore Gustave et Frédéric.

— Alors, permettez-moi de vous le dire, vous n'entendez rien aux choses qui se passent sous vos yeux. Avant peu, je vous le dis en vérité, le roman reproduira toutes les conversations, même celle de la laitière avec sa pratique, de la vieille femme avec sa peruche : « As-tu déjeuné, Jacquot ? et ainsi de suite. Il comptera dans chaque maison les gonds et les serrures, dira la couleur de la veste du petit garçon, dé-

crira les ajustements de la petite fille, peindra minutieusement les robes et les plis, et la migraine et les ongles rosés de la dame du lieu, comme il n'oubliera point, et ce sera justice, le valet effronté qui se moque de son maître en lui obéissant. Le tout sera délayé en longs et interminables épisodes que l'appétit vorace des lecteurs consommera jusqu'au dernier morceau. Cela nuira bien un peu au sujet principal, mais on aura fait tuer quelques heures, beaucoup d'heures, à de petites dames oisives et nerveuses, qui oublieront durant cette besogne des soins plus dangereux... pour leurs maris. Ce sera le côté philanthropique du roman ; mais je reviens à l'ancienne manière. Un soir...

— Ah ! firent les deux amis, voici le dramatique.

— En effet, dit Ernest, un soir que je m'entretenais un instant avec mon honnête hôtesse, la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer un monsieur, qui paraissait assez jeune, accompagné d'une dame si soigneusement voilée qu'il eût été difficile de distinguer les traits de son visage ; mais tout annonçait qu'elle était jeune et belle. Je me retirai par discrétion.

IV.

La chambre que j'occupais au Coq d'Esculape donnait sur deux ou trois jardins, comme cela se rencontre assez souvent dans le quartier. Vous ai-je dit que c'est *rue du Puits qui parle* que se trouvait l'hôtel ?

— Mettons que tu l'as dit, dit Gustave.

— Ceci a plus d'importance que vous ne pensez, mes amis.

— J'entends, dit Frédéric : la solitude du quartier, la rue des Postes d'un côté et les jésuites de l'autre, puis les couvents si nombreux dans ces parages. Victime de quelque haine redoutable, contrainte par des parents inflexibles, l'héroïne ira se réfugier dans la demeure du Seigneur. N'est-ce pas la situation ? dit le mélancolique et pâle Frédéric.

— Je conviens, reprit Ernest, que la situation serait admirablement trouvée, mais un peu commune ; cela s'est lu et vu si souvent ! D'ailleurs vous retiendrais-je pour si peu ? Et puis, je n'invente rien, je fais malheureusement de l'histoire. Je reprends donc le récit au point où je l'avais laissé, à la situation de ma chambre. Il faut que j'insiste sur cette situation, puisqu'elle se lie étroitement à la suite et à la péripétie de cette histoire.

Cette fois les deux auditeurs devinrent plus sérieux ; leur curiosité commençait à être vivement excitée.

V.

On était à la campagne chez moi : à l'extrémité des longs jardins, gaie résidence des oiseaux de toute espèce, se découvrait tout un paysage calme et monumental : le Val-de-Grâce, le jardin des Plantes et avec un peu de bonne volonté on pouvait s'imaginer le cimetière du Père Lachaise, cette dernière station des

passions parisiennes. Il y avait dans cet horizon je ne sais quoi de grave et de charmant à la fois, qui évoquait le passé et faisait soupirer l'avenir. Ajoutez le retentissement argentin et monastique des cloches, et vous conviendrez avec moi que notre bon vieux quartier est encore celui de tout Paris où les âmes qui aiment à se recueillir, à méditer, à s'éclairer sans distraction, enfin à ménager la transition entre la nature et le monde, peuvent le mieux se livrer à leur penchant, et écouter cette forte voix intérieure qui s'affaiblit, il faut bien le reconnaître, dans le tumulte des cités. J'étais à peine retiré dans mon asile, perché au haut de la maison, qu'un grand cri, un cri de femme se fit entendre.

— *Femineus ululatus*, dit Gustave.

— Voilà de l'érudition mal placée, reprit Ernest. Il y avait tant d'angoisse, tant de déchirement dans cette voix, que je me sentis ému au fond de l'âme, et mon émotion ne put que s'accroître lorsqu'au cri déchirant que je venais d'entendre succéda la chute d'un corps sur le parquet. Mon premier mouvement fut de me précipiter pour m'informer, mais la maîtresse de la maison m'avait prévenu; d'ailleurs la réflexion m'avait fait craindre d'être indiscret. Je refermai donc la porte de ma chambre, assez impatient d'apprendre la cause de ce bruit extraordinaire dans une maison d'ordinaire assez calme. La voisine Gertrude partageait, à ce qu'il m'a paru, mes craintes, car je la rencontrai sur l'escalier, où l'avait attirée son ardent amour pour le prochain. Elle l'aimait tant, qu'elle s'intéressait vivement à tout ce qui le touchait : nul plus qu'elle n'était au courant de la chronique du quartier, de la chronique morale surtout; car, si elle s'intéressait vivement à son semblable, elle n'avait pas moins d'attache pour la morale. La morale, c'était son fort. Elle savait mieux que les intéressés leur histoire, et Dieu sait quel livre elle eût écrit si elle avait su écrire. Je conseille fort aux romanciers dans l'embarras de s'adresser à la vieille Gertrude, ils trouveront chez elle, mieux que dans leur imagination, de quoi défrayer les romans de toute dimension. Je la vois encore, la bonne femme, l'oreille tendue, mais inquiète. A peine avait-elle pris le temps de passer une jupe et de cacher ses attraits (il faisait nuit alors, vous ne l'oubliez pas, je l'ai dit dans la première partie); aussi madame Gertrude, comme on l'appelait dans le quartier, se recula-t-elle vivement à mon aspect, mue par un instinct de pudeur que je me plais à reconnaître.

— Mauvais sujet! interrompit Gustave, se fût-elle cachée de la sorte si elle n'avait connu ton humeur libertine?

— Je vous ai déjà fait remarquer, monsieur Gustave, continua Ernest, qu'à mon arrivée à Paris je n'avais pas sur la conscience la moindre peccadille. J'aimais d'ailleurs ma gentille voisine Rose, et je lui avais juré une *éternelle* fidélité. Je la vois encore, cette bonne Rose, avec ses joues qui étaient comme son nom et ses lèvres fraîches de jeunesse et de chasteté.

— Permets, mon cher Ernest, interrompit Frédéric, il me semble que tu t'éloignes du sujet bien plus que les lois actuelles du roman ne t'y autorisent. Nous avons pu te passer l'incident Gertrude à propos de l'épisode du cri et de la chute de l'inconnue, dans l'espoir que la voisine nous ramènerait au fond de l'histoire, mais la digression relative à Rose et à ses joues idem passe toutes les limites.

— Encore, dit Gustave, si l'aimable Rose était ici, nous ferions grâce au principal à raison d'un si attrayant incident.

— Je conviens que je me suis quelque peu écarté du sujet, dit Ernest; mais c'est une si douce chose que le souvenir! D'ailleurs, quelle idée vous feriez-vous de mon imagination, si je n'incidentais quelque peu? A quelle fâcheuse comparaison ne m'exposerais-je point si vous alliez songer, en présence d'un simple et rapide récit, aux proportions que prend déjà et qu'atteindra bientôt le roman.

— Nous promettons de te tenir pour sublime et bien supérieur aux romanciers présents, passés et à venir.

— Quelle douloureuse ironie! dit Ernest; n'importe, je me résigne et reprends mon histoire. J'en étais....

— A une chute, dit gravement Gustave.

— Je ne prendrai pas ce mot pour une citation, reprit Ernest, et je ne la compléterai point. Toute la maison était en émoi, on se perdait en conjectures; mais l'hôtesse se fit si longtemps attendre qu'on dut en rester là. Chacun se retira, et le lendemain madame Grinchard, interrogée, répondit évasivement, comme une femme qui entendait les intérêts de sa maison : qu'en effet la jeune dame qui était venue coucher cette nuit dans l'hôtel s'était trouvée mal à la suite des fatigues d'un long voyage qui ne touchait pas à sa fin, puisqu'elle était repartie dès le matin avec l'homme qui l'accompagnait, et qui était sans doute son mari.

La mère Gertrude ne se tint pas pour satisfaite, et par elle la fruitière, l'épicière, la boulangère et la charbonnière apprirent le jour même qu'une jeune fille de bonne maison, une marquise espagnole, avait déserté la maison paternelle avec un jeune homme qu'elle décrivait, dépeignait exactement, bien qu'elle ne l'eût point vu, ajoutant que le couple amoureux s'était dirigé cette nuit même vers l'Angleterre pour s'unir à *Graine-à-Graine*, comme elle appelait, par un effort d'imagination, la ville du forgeron; et, sur ce, toutes les bonnes femmes de déplorer le malheur des parents de la jeune fille.

Mais bientôt le souvenir de cette nuit mémorable s'affaiblit dans la maison et dans le quartier. Madame Gertrude passa à d'autres préoccupations, toujours dans sa sollicitude pour le prochain, et tout rentra bientôt dans cette indifférence égoïste qui est le propre de la grande ville, comme un empressement non moins égoïste caractérise la province et la campagne.

VI.

— Vous savez, mes amis, qu'un heureux concours m'a fait admettre, en qualité d'interne, à la Charité.

— Nous savons cela, et, de plus, que tu n'as eu recours, pour y parvenir, ni à l'intrigue ni à des vertus empruntées, comme cela commence à se pratiquer.

— Il n'est que trop vrai, dit Ernest; mais je ne vous arrêterai pas plus longtemps sur ce qui me touche personnellement. Je me livrais depuis deux ans à la pratique d'un art pénible et parfois bien douloureux, lorsqu'on présenta un jour, pour être confiée à mes soins immédiats, une jeune femme trouvée mourante dans une mansarde nue et désolée du faubourg Saint-Jacques. Je m'approchai pour reconnaître la maladie dont elle était atteinte; mais soudain je me sentis ému, surpris; il me sembla que j'avais vu quelque part cette personne, que j'avais entendu cette voix qui répondait à mes questions.

Mais quelle apparence? D'ailleurs, lorsque je lui demandai avec intérêt ce qu'elle était, d'où elle venait, elle me répondit qu'elle était la femme d'un ouvrier qui l'avait délaissée; qu'elle était Parisienne; bref, bien qu'elle s'exprimât avec correction, je ne doutai plus de mon erreur, et je m'occupai des moyens curatifs à employer dans l'état où elle se trouvait.

Hélas! cet état, vous le devinez: femme d'un ouvrier dérangé, elle avait vécu de cette vie de désordre que l'action toujours plus puissante de l'égalité sociale tend à faire disparaître chaque jour du sein de la classe ouvrière; cette classe qui tantôt est dénigrée par d'injustes ennemis, et tantôt flattée par d'imprudents amis. Quant à notre malade, elle devait à son inconduite ou à celle de son mari l'état où elle se trouvait.

Je la vis tour à tour rougir, pâlir, durant mon examen médical; ce qui prouvait que les bons sentiments vivaient encore dans cette victime des mauvaises mœurs.

— Je lui demandai, assez machinalement, le nom qu'elle portait.

— Madame Henri, me répondit-elle.

Encore une réponse qui accrût mes doutes.

Ma visite terminée, je la consolai de mon mieux, et je recommandai à l'une des sœurs chargée de l'infirmerie de remettre la malade aux mains de la plus soigneuse des religieuses, la sœur Amélie, que le besoin de se retirer du monde, d'oublier quelque profond chagrin, paraissait avoir attirée dans cette vraie maison du Seigneur, puisqu'elle était celle du pauvre et de l'affligé. Je savais avec quelle ardeur elle se consacrait à soulager les maux, à adoucir les peines des infortunées que le ciel lui envoyait. J'aurai toujours présente à la mémoire cette figure angélique: chez elle, rien de roide, rien de compassé. Les plus coupables, comme les plus repentantes, la trouvaient en-

core indulgente; et souvent je me demandais comment, si jeune encore, elle avait pu acquérir l'expérience des faiblesses humaines. Oh! qu'elle ne ressemblait point à ces femmes moroses (heureusement assez rares), qui portent parfois dans l'exercice d'un ministère de consolation une dureté que l'habit qu'elles portent ne ferait guère soupçonner!

Au surplus, ces soins pieux, ces tristes devoirs à remplir, ne coûtaient guère à la sœur Amélie; elle y paraissait née. On voyait bien qu'elle trouvait là des joies et des consolations à peine compréhensibles pour toutes les autres femmes. Elle était cette plante modeste cachée au haut de la montagne que le hasard met un jour en lumière pour le soulagement de l'humanité souffrante.

Aussi bien, ayant expressément ordonné que la jeune femme inconnue fût remise à ses soins, je me retirai tranquille avant même qu'elle eût quitté une salle voisine où la retenait une autre malade.

Il faut bien que je le confesse, une idée vague, et presque un intérêt romanesque, me détermina à faire une visite immédiate à cette bonne madame Grinchard, que j'avais un peu perdue de vue.

Rien n'était changé au train ordinaire de la maison: M. Grinchard s'occupait, comme par le passé, à badigeonner, pour la vingtième fois, les murs de la maison garnie, à donner enfin à cette maison l'aspect le plus confortable et le plus fructueux. La sœur Jeanneton causait toujours fort amicalement avec le chat; ce bon vieux Rominagrobis se trouvait encore, comme je l'avais vu autrefois, accroupi, roulé, au coin du foyer.

Enfin, le petit Joseph cachait plus que jamais à sa mère toutes les ruses, toutes les niches que ce Talleyrand de dix ans savait faire subir aux dignes frères de la doctrine chrétienne, qui essayaient de diriger vers le bien les instincts malins de ce petit démon. Puissent-ils y réussir! Moi, mes amis, je ne me sens pas le courage de lui jeter la première pierre, ni vous non plus, n'est-ce pas? car nous n'avons pas été sans péché.

Madame Grinchard était entourée d'hôtes nouveaux. Il y avait, entre autres, une jeune miss anglaise qui venait compléter en France son éducation morale et religieuse; et, comme c'est assez la coutume dans ce pays pudibond, miss Harriet voyageait seule, sous la seule garde de sa vertu. Il y avait aussi un jeune gentilhomme périgourdin, un gentilhomme de la vieille roche, qui passait sa vie entre les bœufs paternels et les voyages semestriels qu'il faisait à Paris, où il venait se former à la belle civilisation dans les rues de la Harpe, Saint-Jacques et de la Parcheminerie. Onque, il ne poussa pas plus loin. Doué d'un esprit sensé et en même temps quelque peu timide, il voulait bien entrevoir le monde du luxe et des plaisirs, mais y pénétrer, jamais. Avouez que les gentilshommes de cette trempe sont rares; si jamais le récit que je vous fais,

mes amis, arrive jusqu'à lui, puisse-t-il recevoir la publique expression de mon admiration ! Puissent les marrons et les cabinets de lecture de notre quartier lui être toujours légers ! Puissent ses enfants et petits-enfants imiter de tous points leur auteur, et ne jamais déroger ! Donc, madame Grinchard me reçut comme un ancien ami. Je la tirai à l'écart, je lui rappelai l'aventure de la femme évanouie, je lui demandai sous quel nom elle avait inscrit le couple inconnu. Après quelque hésitation, elle me dit : Monsieur et madame Henri.

Vous voyez ma surprise ! plus de doute, quelque drame douloureux avait pris naissance ou s'était continué dans cette maison pour aller se dénouer sous le péristyle de la mort.

— Le récit que tu nous fais ne manque pas d'intérêt, dit Frédéric, mais ne pouvais-tu pas laisser de côté les détails parasites ? A quoi bon nous parler des dispositions plus ou moins vagabondes de miss Harriet ? — Que vient faire ici le jeune gentillâtre périgourdin, tandis que là-bas, à la *Charité*, se passe peut-être quelque scène touchante, empreinte d'un puissant intérêt. Tout ce que tu viens de nous décrire, Ernest, depuis le chat de la sœur Jeanneton, n'a pu que ralentir l'action.

— L'action ? Passe pour le théâtre, répondit Ernest ; mais le roman ne s'accommode pas de cette rapidité. Le roman, c'est la vie ; et, quoique jeune encore, je vous assure que la vie n'est pas chose si simple que vous pensez.

— Il y aurait bien à répliquer, dit Frédéric, au sujet de cette distinction. Demande plutôt à nos auteurs dramatiques. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ces graves questions ; poursuis, Ernest : il me tarde de savoir ce qu'était, au vrai, madame Henri ; et puis la sœur Amélie m'intéresse au plus haut degré.

VII.

Je trouvai, à mon retour à la *Charité*, cette digne sœur dans les bras de la femme inconnue. La bonne sœur ne me laissa point le temps de m'étonner : Oh ! vous êtes bon, dit-elle, vous avez deviné que vous rendiez à une fille sa mère ! ma mère, ma bonne mère ! Puis elle se remit à embrasser, à embrasser encore la pauvre malade. Celle-ci ne répondait qu'en fondant en larmes. Cependant je compris que le hasard avait réuni dans l'asile de la souffrance deux cœurs qui s'étaient longtemps cherchés. Au moment où j'allais interroger la sœur Amélie, celle-ci, prévenant d'une manière visible mes questions, me dit vivement :

— N'est-ce pas que vous me la rendrez, ma mère ? n'est-ce pas que vous la sauvez ?

Je n'avais pas cette confiance : les privations, les désordres, je ne pouvais en douter, avaient flétri, arrêté à sa source le principe de vie. L'émotion même qu'elle venait d'éprouver devait hâter une crise qui menaçait

d'être funeste. Toutefois je répondis à la pauvre enfant qu'en attendant l'arrêt du médecin en chef, qui ne devait venir que le lendemain, je pouvais donner quelque espérance, pourvu que le repos succédât aux agitations de la journée, et que des émotions nouvelles ne vinssent point porter plus de trouble dans une organisation visiblement affaiblie.

— Reposez-vous sur moi, dit l'angélique sœur, je veillerai si bien ma bonne mère, que je ferai aussi des miracles.

— Pauvre enfant ! dit d'une voix presque éteinte cette mère malheureuse ou coupable, pauvre enfant !

Je me retirai pour parcourir les autres salles de malades et donner quelques prescriptions.

Soudain il se manifesta autour de moi une vive agitation ; les hôpitaux ont aussi leur renommée, triste et malade celle-là, mais aussi prompte et souvent aussi terrible que celle du monde. On m'apprit qu'une scène de famille, émouvante et cruelle, se déroulait dans la salle n° 4 (celle où couchait la malade remise aux soins de la sœur Amélie, sa fille) : j'y courus.

VIII.

Un homme était là devant ces deux femmes, l'une éperdue et suppliante, c'était Amélie, l'autre anéantie de terreur et dans l'attitude de l'accusé devant son juge.

VICTOR ROSENWALD.

(La fin au prochain numéro.)

LETTRE DU CHEVALIER GLUCK AU DUC DE BRAGANCE.

En 1790, Gluck fit paraître la partition de son opéra de *Pâris et Hélène*, dont le duc de Bragance avait accepté la dédicace. Dès la publication de son *Alceste*, Gluck s'était vu en butte aux attaques haineuses des critiques de l'Allemagne du Nord, dont la vanité obstinée n'admettait ni les succès ni les idées du grand homme. Dans la dédicace que l'on va lire, Gluck s'efforce de démontrer que ses adversaires, en combattant ce qu'on appelait son système, se mettaient en opposition formelle avec la vérité et la raison.

« Si je dédie ce travail à Votre Altesse, c'est moins pour trouver un protecteur qu'un juge. Un esprit armé

contre les préjugés de la routine, une connaissance suffisante des sublimes préceptes de l'art, un goût formé par l'étude des grands modèles et des principes immuables du beau et du vrai, voilà les qualités que je cherche dans mon Mécène et que je trouve réunies chez Votre Altesse. Ce n'est que dans l'espoir d'avoir des imitateurs que je me décidai à faire graver la partition de mon *Alceste*, et je me flattai de l'espoir qu'on s'empresserait d'entrer dans les voies ouvertes par moi pour faire disparaître les abus qui se sont glissés dans l'opéra italien et qui l'ont dégradé, avili. Toutefois je me suis convaincu que mes espérances étaient illusoires. Les demi-savants, les critiques qui donnent le ton, une classe d'hommes qui par malheur est très-nombreuse et qui de tout temps ont été plus nuisibles au progrès de l'art que les ignorants, se déchainent contre une méthode qui, si elle s'établissait, mettrait fin à leur empire.

» On a cru pouvoir porter un jugement sans appel d'après des répétitions incomplètes, mal dirigées et encore plus mal exécutées; on a calculé dans un salon l'effet que l'opéra pourrait produire sur la scène. N'est-ce pas là la perspicacité de cette cité grecque où, pour apprécier une statue destinée à être placée au haut d'une colonne, on examinait l'œuvre de plain-pied? Un de ces amis excentriques de l'art, dont l'âme réside uniquement dans l'oreille, trouvera que quelques-uns de mes airs sont durs; certains passages lui paraîtront rudes ou amenés avec trop peu de soin: il ne songe pas que, dans la situation donnée, ces airs et ces passages exigeaient précisément ce caractère et formaient ainsi un heureux contraste. Un harmoniste pédant signalera çà et là une négligence calculée ou une expression prétendue fautive, et proclamera hautement que ce sont autant de fautes impardonnables contre les mystères de l'harmonie; puis viendra la foule, qui sera unanime à condamner cette musique comme étant exagérée, barbare et sauvage.

» Les autres arts ne sont pas mieux traités sous ce rapport: on les juge avec aussi peu de justice et de connaissances, et Votre Altesse en devinera facilement la raison; car plus on aspire à la perfection et à la vérité, plus la précision et l'exactitude seront des qualités nécessaires.

» Les traits qui distinguent Raphaël des autres peintres sont souvent presque imperceptibles. De légères altérations des contours ne compromettent en rien la ressemblance d'une tête peinte en caricature, mais elles défigureront complètement un gracieux visage. En fait de musique, je ne citerai qu'un seul exemple, c'est l'air de l'opéra d'*Orphée*: *Che farò senza Euridice*. Introduisez le moindre changement, soit dans le mouvement, soit dans l'expression, et ce n'est plus qu'un air pour un théâtre de marionnettes. Dans un morceau de ce genre, une note sur laquelle on appuiera plus ou moins, un renforcement de ton, une négligence dans le rythme, etc., peuvent détruire complètement l'effet

d'une scène. Or, toutes les fois qu'il s'agira d'exécuter une partition d'après les principes que j'ai établis, la présence du compositeur sera aussi nécessaire que le soleil pour les productions de la nature. C'est lui qui en est l'âme et la vie; sans lui il n'y a que désordre et confusion. Mais il doit s'attendre à rencontrer des obstacles, comme on rencontre des hommes qui, uniquement parce qu'ils ont des yeux et des oreilles, sans tenir compte de l'imperfection de ces organes chez eux, se croient appelés à juger les beaux-arts; car la manie de trancher les questions que l'on connaît le moins est un défaut commun chez les hommes. Un des plus grands philosophes de ce siècle, Arteaga, a eu le front d'écrire sur la musique et de publier ses idées comme autant d'oracles, avec cette épigraphe: *Sogni di ciechi e fole di romanzi*.

Votre Altesse a sans doute lu le drame de *Pâris et Hélène*; elle aura remarqué qu'il n'offre point à l'imagination du compositeur ces passions fortes, ces tableaux grandioses, ces situations tragiques qui dans *Alceste* ébranlent l'âme des spectateurs. Ici on s'attendra aussi peu à trouver dans la musique cette force et cette énergie qu'on n'exigera, dans un tableau peint en pleine lumière, ce clair-obscur et ces contrastes heurtés que le peintre emploiera pour des objets représentés sous un jour plus restreint.

» Dans *Alceste*, il s'agit d'une épouse qui est sur le point de perdre son époux, qui pour le sauver a le courage, dans un bois dont les ombres de la nuit redoublent l'horreur, d'évoquer les esprits infernaux, et qui dans sa dernière agonie tremble pour le sort de ses enfants.

» Dans *Pâris et Hélène*, il s'agit d'un jeune homme amoureux qui lutte contre les rigueurs d'une femme noble mais fière, mais qui finit par la vaincre au moyen de toutes les séductions que lui suggère la passion.

» C'est pour cela que je me suis efforcé de créer des couleurs différentes, dont j'ai cherché les motifs dans le caractère individuel des Phrygiens, doux et tendres, opposé à la fierté farouche et inflexible des Spartiates. J'ai donc pensé que le chant, — qui dans mon opéra remplace uniquement la déclamation, — devait dans le rôle d'Hélène répondre à la rudesse de sa nationalité, et que l'on ne me blâmerait pas si, pour conserver à ce caractère toute son individualité dans la musique, je descendais par moments jusqu'au trivial. Si l'on veut arriver à la vérité sur ce point, on ne doit jamais oublier, — en prenant en considération l'objet qui nous occupe, — que les plus grandes beautés, mélodiques et harmoniques, peuvent devenir des défauts et des imperfections si on les emploie mal à propos.

» Quant à mon but, de produire le changement désiré dans les convictions des compositeurs, je n'attends pas plus de succès de *Pâris et Hélène* que je n'en ai eu avec *Alceste*; mais tous les obstacles, prévus dès longtemps, ne m'empêcheront pas de tenter de nouveaux essais. Pourvu que j'obtienne les suffrages de Votre

Altesse, je pourrai me dire avec le contentement dans l'âme : *Sufficit mihi unus Plato pro uno populo.*

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» GLUCK. »

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Rien de nouveau, si ce n'est la rentrée de mademoiselle Rachel au Théâtre-Français. Est-ce une rentrée sérieuse, ou, après deux ou trois représentations, l'*astre errant* va-t-il de nouveau disparaître ? C'est ce que personne ne peut savoir. Quoi qu'il en soit, la grande tragédienne a été applaudie comme de coutume dans *Marie Stuart*. Cette tragédie de M. Lebrun est une pâle copie d'après Schiller. C'est le drame allemand émondé et amoindri et réduit aux proportions d'une pièce classique du temps de l'empire. C'est le procédé que Ducis appliquait à Shakspeare. Combien mademoiselle Rachel serait plus belle et plus émouvante dans le rôle de Marie Stuart primitif, tel que l'a conçu Schiller. Une simple traduction en prose vaudrait mieux que la pâle version écourtée en vers monotones à laquelle mademoiselle Rachel consent à servir d'interprète.

On a repris aussi au Théâtre-Français le *Louis XI* de Casimir Delavigne ; c'est encore là de la flasque poésie et des caractères de convention. Disons pourtant, pour être juste, que Beauvalet a compris et rendu avec profondeur et énergie le caractère de Louis XI. Mademoiselle Favart, mince, svelte, élégante, a bien la tournure d'un adolescent dans le rôle du Dauphin. Elle a montré de la sensibilité, et sa diction est parfaite. Nous n'en dirons pas autant de mademoiselle Fix, qui ne sait pas prononcer les vers. Jusqu'ici la charmante actrice n'avait, si nous ne nous trompons, joué que dans des pièces en prose, et l'on s'en aperçoit à la manière dont elle *mange* la syllabe finale de chaque alexandrin.

Le théâtre de l'Odéon vient de donner une grande représentation au bénéfice d'un artiste. On a joué une foule de pièces, entre autres : le *Roman d'une heure*, le *Piano de Berthe* et *Britannicus*. Mademoiselle George, toujours sculpturale et énergique, a reparu dans le rôle d'Agrippine ; Beauvalet jouait Burrhus ; Ballande, Néron ; mademoiselle Rimblot, Junie. Madame Rose Chéri a joué dans le *Piano de Berthe* avec sa distinction accoutumée.

*** Au théâtre impérial de l'Opéra, la *Favorite* a été donnée trois fois de suite. Mercredi dernier, Roger a fait sa rentrée dans le *Prophète*. Mademoiselle Sanier, jeune personne qui a obtenu un second prix de grand opéra au dernier concours du Conservatoire, débutait dans le rôle de Fidès. Vendredi, le *Maitre chanteur* et *Gemma* composaient le spectacle.

*** Décidément M. Émile Perrin conserve le privilège du Théâtre-Lyrique : S. E. M. le ministre d'État

n'a pas accepté sa démission, et les difficultés qui s'élevaient élevées entre les auteurs et lui ont été aplanies. Nous ne doutons nullement que dans cette affaire la Commission n'ait voulu autre chose que défendre et protéger les droits des jeunes auteurs ; mais, dans leur intérêt même, nous accueillons avec plaisir une solution amiable qui ne peut que leur profiter. Déjà les répétitions ont été reprises, et la réouverture du théâtre doit avoir lieu prochainement.

* * Le Théâtre-Italien, dont nous avons publié le programme, fera sa réouverture, le mardi 3 octobre, par *Semiramide*, de Rossini. *Leonora*, de Mercadante, est déjà en répétition. Nous devons ajouter qu'Alary est toujours chef de musique du théâtre, et Bonetti chef d'orchestre : le passé répond de l'avenir.

* * L'Académie française et la littérature dramatique viennent de faire une nouvelle perte. M. Ancelot est mort avant-hier, à la suite d'une longue maladie. Dans le grand nombre des pièces qu'il avait fait jouer à divers théâtres, tragédies, comédies, drames, vaudevilles, on compte aussi plusieurs opéras comiques, notamment *Corisandre*, dont la musique était de Berton. M. Ancelot était né le 9 janvier 1794, au Havre-de-Grâce, comme Casimir Delavigne, dont il fut un instant le rival.

LÉOPOLD DANIEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays ; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer : nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.